

R

+ F. GAYMARD

Camargue

Aquarelles et dessins de

PAUL CUCHET



Camargue

Vol. LK²
8053

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CENT exemplaires hors commerce, numérotés
de I à C, et NEUF CENTS exemplaires
numérotés de 1 à 900.

Tous droits réservés pour le texte et les gravures.
Copyright by Robert Laffont, éditeur à Marseille.

FRÉDÉRIC GAYMARD

Camargue

Avec de nombreux documents photographiques,
des aquarelles et dessins de
PAUL CUCHET

PRÉFACE DE CHARLES DELANGLADE



ROBERT LAFFONT
19^A, RUE VENTURE, MARSEILLE
MCMXXXI

FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
COMMUNIST PARTY





A
MES PETITS ENFANTS

J'AI LU ET RELU avec émotion l'admirable ouvrage du félibre d'Elly : *La Camargue Gardianne* et l'étude *Toute la Camargue* de Tony Burnand et Joseph Oberthür.

Si je peux éprouver les mêmes émotions, les mêmes sentiments que ceux qui ont décrit ou chanté les beautés de la Camargue ou encore ceux qui l'ont

étudiée dans ses moindres détails, comme : Mistral, A. Daudet, C. Maurras, Aubanel, J. Siera, J. Brunet, Folco de Baroncelli, J. d'Arbaud, J. de Flandresy, Bouzanquet, F. Benoit, B. de Montaut-Manse, G. Hugues, G. Trial, D. Dubois, N. Nègre, G. Tallon, J.-T. Samat, A. Chagny... et tant d'autres, je n'ai certainement pas la plume de ces poètes pour les exprimer. J'écris ces notes pour vous, mes petits enfants, pour que, comme moi, vous admiriez la Nature dans toutes ses splendeurs, dans toute sa divine beauté, mais aussi dans tous ses détails.

Je vais essayer de vous faire comprendre que ce pays de Camargue, plus que tout autre, est fertile en distractions et en émotions.

La vie vaut la peine d'être vécue à condition de savoir la prendre comme on doit la prendre, mais sans lui demander plus qu'elle ne peut donner.

Certes! le travail est indispensable à la vie. Toutefois, je dis franchement qu'il n'est pas tout pour vivre cette vie, hélas! trop courte.

Les loisirs, les plaisirs, sans le travail, deviendraient rapidement odieux; ils sont la source de tous les vices, donc de toutes les maladies, et amèneraient rapidement la déchéance morale et physique de l'individu. Les distractions offertes à l'être humain sont multiples, elles sont constituées par les sports,

que beaucoup d'hommes, de femmes et surtout d'enfants, pratiquent sans discernement et qui deviennent alors nuisibles à la santé. Quant aux autres distractions... mais ceci, comme on dit, est une autre histoire.

Mon opinion — qui n'est que mon opinion — est que tout sport doit atteindre un but : chasse, pêche, équitation, promenade botanique, recherche de certains végétaux utiles, etc.

Puisse ce livre, écrit sans prétention littéraire, vous faire comprendre comment j'ai demandé beaucoup à la vie et pourquoi j'en ai obtenu des satisfactions infinies.

Cheminez à travers l'existence, non pas en aveugles, mais en regardant autour de vous avec vos yeux, mais aussi avec votre âme et avec votre cœur. L'étude des choses de la nature est calmante dans le siècle infernal où nous vivons. Elle nous rend meilleurs, nous garde le cœur intact, loin des turpitudes d'une vie surfaite, immorale, que les événements tragiques du moment (1940) où je commence cette étude corrigeront peut-être...

L'Histoire nous a prouvé que l'Humanité n'a rien gagné avec le temps, les préceptes du Christ ont été oubliés. Se les rappellera-t-on un jour ? Je le souhaite de toute mon âme.

J'adresse mes très affectueux remerciements à :

PAUL CUCHET qui a bien voulu illustrer ce modeste ouvrage et lui donner la vie qui lui manquait ; qui m'a fait partager souvent ses enthousiasmes à la pêche et à la chasse, dans ce pays qu'il a observé dans ses moindres détails et qu'il aime autant que je peux l'aimer.

AUGUSTE BERTET qui le premier m'a initié à la vie camarguaise et m'a fait connaître les subtilités du marais, des lorons, des roubines et des gargates... dont il m'a souvent expulsé tout en gardant une attitude suffisamment respectueuse.

BRUNO ARNAUD, maire de Fos-sur-Mer, expert agricole dont la documentation sur certaines questions agricoles et autres a complété la mienne.

MARIUS GIRAUD, chasseur passionné qui m'a aidé à identifier la sauvagine de Camargue.

LUCIEN POPE, chef du Service des plantations de la ville de Marseille, qui m'a apporté sa collaboration et ses connaissances en botanique.

MARIUS MENJOZ, chef ouvrier au Parc Borély, qui, avec compétence et beaucoup de patience, m'a aidé à classer certaines plantes à l'aide de l'Herbier de la Ville de Marseille.

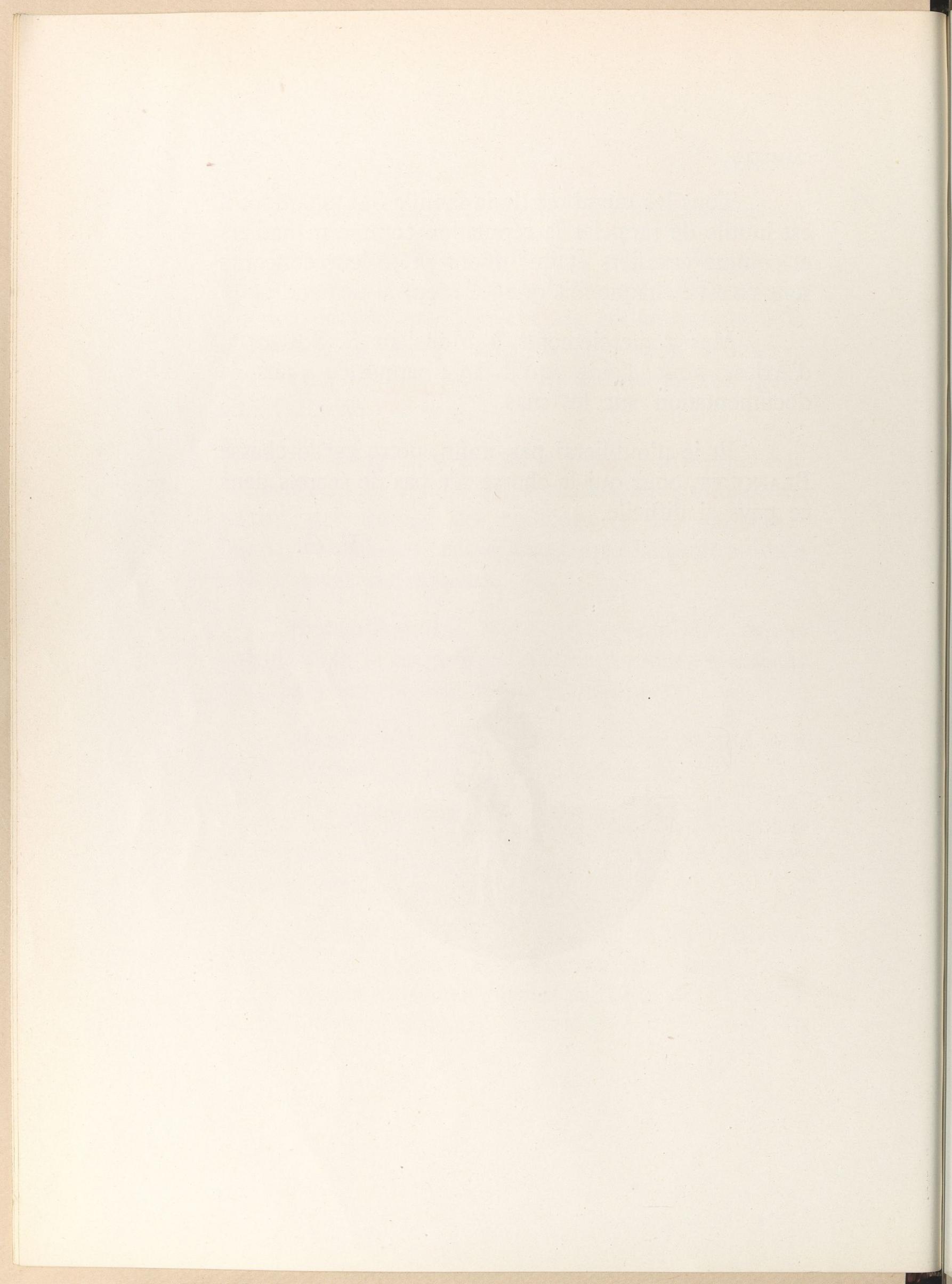
Tous les membres de la famille SAUREL, dont il est inutile de rappeler la réputation comme manadiers et comme cavaliers et qui m'ont prêté leur concours sans réserve chaque fois que je le leur ai demandé.

Mes remerciements à Monsieur S. SOUBOUR, d'Arles, pour l'aide qu'il m'a apportée dans la documentation sur les mas.

Et je n'oublierai pas, enfin, notre garde-chasse BLANQUET, pour qui la chasse n'a pas de secrets dans ce pays si difficile.

F. G.







PRÉFACE

LA DÉCOUVERTE DE LA PROVENCE remonte au début du vingtième siècle. Jusqu'alors, ce nom n'avait évoqué, pour les Parisiens entraînés vers la Côte d'Azur par les halètements du rapide, qu'une plaine morne et caillouteuse entrevue dans un demi-sommeil à travers les glaces souillées des sleepings.

Une vénérable tradition affirmait que ces espaces désolés recélaient des êtres foncés, au visage mangé par de sombres broussailles, dont l'ail constituait la nourriture exclusive. On ne leur savait d'autre occupation que de ponctuer de « bagasse » des phrases d'une compréhension obscure, et de répéter à longueur de journée l'histoire de la sardine.

Survint la première débâcle. Après le débordement des frontières, ce fut la Capitale menacée et, comme le courage n'exclut pas la prudence, on vit quantité de Parisiens déferler éperdument vers le Midi ironique et bienveillant. Il fallait occuper cette foule vite rassérénée, et ce furent les tournées dans les bas-fonds du Port avec figuration de nervis complaisants transformés pour la circonstance en redoutables apaches. Tartarin gagnait la seconde manche.

Bientôt, parmi les fracas de la Marne, la division intellectuelle des réfugiés eut le légitime orgueil de découvrir Aix. Eh quoi! il pouvait donc se trouver ailleurs que dans le Faubourg renfrogné ou au Marais avili les vestiges d'une civilisation qui éclaboussait de son art somptueux les misères de la vie courante?

Cet événement ne pouvait qu'être célébré comme il le méritait et nous valut un déluge d'études et de nouvelles d'une observation un peu tenue mais toujours savoureuse.

Enhardis, les prospecteurs allèrent plus avant : ils purent révéler à la Provence : les Baux, les Antiques, Maillane-Bayreuth (sans bureau de location) et enfin les Saintes-Maries.

Hélas ! dans les caravanes se rencontraient nombre de rats d'archives qui s'employèrent à saper laborieusement les plus exquises légendes. Leurs déductions tendirent à nier la présence de Marius sur notre terroir et à établir que le périple de la Barque miraculeuse n'est qu'une fiction aussi puérile qu'improbable.

Que nous importe après tout? Accordons-nous tant d'intérêt à la controverse sur l'existence d'Homère et de Shakespeare, et un savant étranger n'a-t-il pas avancé que Napoléon n'était qu'une figuration solaire, ses maréchaux les mois de l'année, le jour et la nuit étant représentés par Joséphine et Marie-Louise? Le Théâtre et l'Epopée ne s'en portent pas plus mal.

La Légende est la poésie de l'Histoire. Elle est née de la fantaisie de générations qui ont lentement façonné la tradition au gré de leur rêve. Elle est la petite fleur éclatante et de parfum subtil qui se faufile entre les sinistres gravats pour proclamer la foi éternelle dans la jeunesse et la beauté.

Les croyances centenaires devraient bénéficier, elles aussi, d'une sorte de prescription acquisitive, aboutissant à leur consécration. Voyez

Madeleine : elle demeurera pour tous et malgré tout la magnifique créature, prototype de la splendeur luxuriante et du luxe raffiné, bien qu'à voir Magdala on imagine ce que devait être l'hétaïre de l'endroit.

En ce qui nous touche encore dans l'ordre atavique, l'antiquité nous a transmis le culte de l'élégance grecque et de la sérénité romaine; puis un jour un poète a passé, laissant tomber « Sur ses quinze ans était Mireille », et voilà la Provence définitivement incarnée dans cette fillette mince et souple, que l'on verra recommander aux Saintes indulgentes son pauvre amour. A travers le delta, elle ira, accomplissant à son insu le geste de ses aînées, lorsque les vierges de Corinthe portaient à l'autel de Naupacte les colombes propitiatoires.

La théogonie grecque, on le sait, faisait procéder toute sa figuration de l'antinomie fatidique du soleil et de la nuit. Quel mythe admirable elle eût échafaudé sur cette vierge amoureuse foudroyée par l'astre implacable. L'inspiration moderne est plus modeste en ses consécérations; elle s'est contentée du maquillage Carvalho pour midinettes sensibles. Qu'un paléographe chevronné nous révèle, un jour, les tares de son ascendance, Mireille n'en demeurera pas moins la synthèse de notre Provence, car l'idéal aura toujours raison de la réalité.

L'auteur de La Recherche de la Vérité, ne l'oublions pas, est aussi le père de La Folle du Logis; on lui doit, à ce titre, une infinie gratitude. Il a rendu le réel supportable. Notre héroïne du combat d'Ourrias est belle comme Chimène; d'un humble éprise à en mourir, elle est désintéressée et simple; elle est enfin l'image du devoir, dans la mortelle randonnée qu'elle entreprend, comme Antigone auprès de Polynice. Pourquoi chercherait-on plus avant ?

La Camargue ne se décrit pas. Le charme agit par son atmosphère autant que par son décor, et le curieux, lesté du Roman de la Momie plutôt que d'un aride Bædeker, aura profit à se diriger vers les bords du Vaccarès.

Là, dans ce cadre paradoxal, ébloui par une lumière plus paradoxale encore, les vols de flamants, d'aigrettes et de hérons lui donneront l'illusion d'un diorama infini vu d'une nonchalante dahabieh. La magie de cette plaine est mystérieuse. Elle a pourtant vu l'intrusion inexplicquée des chevaux de Gengis-Khan et de la race, toujours semblable à elle-même, des gardians aussi jaloux de leur indépendance que fiers de leurs traditions. Sur cette rive du

petit Rhône, le héros de la guerre de l'Indépendance a rêvé de chevauchées épiques. Tout près de là, sous les grandes futaies qui devaient plus tard abriter la retraite du vainqueur de Mantoue, se sont sans doute arrêtés bien des Seigneurs de Provence allant porter l'hommage à ceux qui, le Roi en tête, partaient pour la croisade.

Depuis des siècles, la Cour des Baux se passionnait aux tournois d'amour et de courtoisie qu'avaient présidés Guillaume ou Barral des Baux ou notre Raymond de Toulouse. C'était une heureuse et idyllique diversion aux pratiques de brigandage de cette aristocratique Maison.

On a tout lieu de penser que Jacme Motte et Guiraut de l'Ollivier ont ici provoqué l'enthousiasme de leurs précieuses reines en évoquant la gloire de cette geste. Les horreurs de la Croisade des Albigeois demeuraient encore trop présentes pour qu'on ne souhaitât pas de les voir effacées par tant de dévouement à la plus noble des causes.

Hélas ! puissants et énigmatiques, les remparts d'Aiguesmortes, loin d'être un monument à la glorieuse expansion de la France d'outre-mer, n'ont symbolisé que la ruine de notre influence en Orient par les échecs d'Égypte, de Palestine et surtout par le coup fatal porté à la civilisation en dépeçant l'empire de Byzance.

Dans une donnée combien plus modeste, l'Orient ne devait pas être en reste de politesse envers la Provence; et ce fut la pénétration pacifique mais tenace des Infidèles qui, sous couleur de Boumians, afflua des profondeurs des Balkans et de bien plus loin encore.

Errants et superbes dans leur misère, ils essaient, offrant de dévoiler l'avenir ou de rempailler des chaises, et toujours à l'affût d'une trouvaille vaguement orthodoxe qui leur permettra de mettre un cierge aux pieds de Sara. Leur présence est aussi impatiemment attendue que crainte et n'est pas la moindre attraction de la fête bizarre où la foi et la superstition se coudoient dans un ensemble si pittoresque.

La Camargue est une jolie sauvageonne qui s'effaroucherait au contact d'une brutale civilisation. Les Miarkas apatrides, par leurs visites régulières, lui ont transmis leur timidité orgueilleuse et la nature elle-même semble avoir dressé une série de bastions qui pût lui permettre de conserver jalousement sa façon de vivre et ses traditions quelque peu hermétiques.

Après Aiguesmortes, c'est Saint-Gilles, vaincu dans une lutte aussi interminable que stupide. Ses ruines attestent un somptueux chef-d'œuvre disparu. Son porche, du moins, presque aussi romain que roman, est d'une puissance et d'un art qui auraient dû inspirer heureusement nos modernes bâtisseurs d'églises.

C'est Arles au prestigieux passé qui se réveille enfin après des siècles douloureux, étalant les mutilations que lui ont infligées au cours des âges de brutaux condottieri et des ingénieurs modernes plus barbares encore.

C'est enfin Fos, l'Ys romaine, dont de patients archéologues nous livreront bientôt les secrets. Suivant un mot d'une triste actualité, c'est là qu'est la charnière, le point vulnérable par où se précipitera la ruée des entreprises industrielles. Nul ne songe à opposer au progrès un obstacle quelconque, mais on peut souhaiter une utile collaboration qui permette de sauvegarder dans une large part le caractère de ce delta que le Lanceur de mondes semble, par distraction, avoir enchâssé dans une monture imprévue.

Devant la diminution inquiétante de la faune, le gouvernement a créé des stations de repeuplement et d'acclimatation. Il faut lui en rendre grâce, mais la conservation de son folklore doit, plus encore, préoccuper la Provence entière. Le culte de Mistral avait obtenu des chato une relative fidélité au costume arlésien. A Saint-Rémy comme aux Lices on revoyait les promeneuses aux lignes pures de figurines grecques. Le Maître à peine disparu, elles semblent impatientes de se déformer dans les ersatz de la mode. Que les châtelaines du terroir, dans un beau mouvement de piété régionale, consentent à adopter, et de façon définitive, le costume ancestral qu'elles portent avec tant de succès lors des solennités locales, et l'exemple sera vite suivi. Elles, elles continueront ainsi la lignée de leurs belles grand'mères : Azalaïs de Bau, la comtesse Cécile, l'exquise Passerose et tant d'autres, célébrées à l'envi par les chantres d'amour.

« Lou Marquis », de son côté, besogne avec opiniâtreté en tout ce qui touche à la vie des manades. On lui doit, pour une bonne part, la haute tenue de la Natioun Gardiane et de ses traditions tant physiques que spirituelles. Honneur au Marquis ! et que le Ciel nous préserve surtout de la figuration réglée par entreprises, à l'usage des tournées Cook, comme l'exploitent certains villages de Hollande.

Mais ce n'est pas assez : Pour aimer et défendre la Camargue, il faut la bien connaître et les Provençaux sauront gré à Frédéric Gaymard des utiles observations qu'il nous communique aujourd'hui.

Après un résumé historique et topographique des coutumes locales, il expose les richesses que l'air, la terre et l'eau y prodiguent à qui sait les reconnaître. Emaillant d'anecdotes vécues ce que son sujet pourrait avoir d'un peu sévère, il livre au lecteur une documentation à faire blémir au fond de leurs officines les spécialistes balzaciens de la rue Méolan. Il calme notre effroi devant ces antres pleins d'ombre et de mystère où des alchimistes en négligé dosent des filtres qui, loin d'être borgiaques, auront des effets émollients et bénins. Les parfums, que faisaient grésiller sur la braise de leur banquette les vieilles Marseillaises, ont disparu de la thérapeutique populaire et c'est grand dommage, car ils semblaient un encens brûlant aux pieds d'antiques idoles et, contrairement à leurs confrères du codex, ils n'étaient dangereux que pour le « cotillon pica ».

Frédéric Gaymard était aussi plus que qualifié pour dissenter sur le gibier de Camargue; chasseur de race, il a connu les espèces aussi variées que peu vraisemblables qui y abondent et, détail d'importance, il sait toutes les histoires de chasse que les jeunes générations ajoutent pieusement à la masse léguée par leurs devanciers. Sa documentation, impeccable, consent même à donner d'utiles directives pour les ressources que l'art culinaire peut trouver dans ce domaine.

Dans leur ensemble, les gibiers des étangs comptent des types de haut goût mais, il faut le reconnaître, d'autres espèces aussi qui ne sont que prétextes à massacres, car elles se multiplient avec une déplorable facilité et semblent un défi à la croisade pour la repopulation. Le moustique, jusqu'à ce jour, s'est montré réfractaire à toute adaptation comestible. Les macreuses et autres ne sont guère appréciées; toutefois, par ces temps difficiles, on sera peut-être heureux de trouver ici la recette des foulques à la Montcalm. Choisissez une bête à la chair encore tendre. Fendez-la sur toute sa longueur, rabattez vigoureusement et, après l'avoir dépouillée de sa peau, activez la mortification dans une terrine plate en arrosant de deux verres de vin blanc sec. Quelques cuillerées d'huile d'olive, sel, poivre, thym, laurier. Retournez la bête toutes les deux heures et le lendemain flanquez le tout par la fenêtre, car ce ne sera jamais mangeable.

Les poissons, assez abondants dans les roubines et les étangs, demandent aussi l'apprêt d'une science experte.

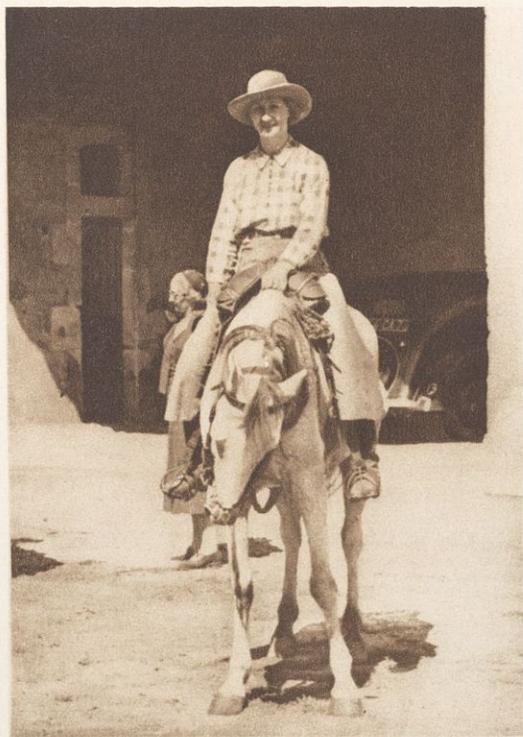
C'est le brochet qui, bénéficiant de l'auréole lyonnaise, a les honneurs de la cote. La carpe est moins recherchée, son mutisme n'étant sans doute pas de mise dans les réunions de chasseurs provençaux. Les qualités de bien d'autres espèces, souvent méconnues, gagneront à être utilement analysées.

Mais voilà bien d'oiseuses diversions. N'était la joie de bavarder Provence actuelle et passée, ces réflexions seraient sans excuse. Les lecteurs s'impatientent, sachant bien que les pages si substantielles de Frédéric Gaymard n'avaient nul besoin de présentation. Qu'ils se rassurent. Le fâcheux plie bagage, cédant enfin la parole à l'auteur impatientement attendu.

Bonsoir, amis indulgents. Et nunc erudimini.....

CHARLES DELANGLADE.





Mlle Marie-Jeanne Saurel
en costume de gardian.



M. F. G.
en costume de gardian.



Mme Marie-Jeanne Saurel
en costume d'Arles.



Mme Bertet
en costume d'Arles.



LE PAYS ET SES HABITANTS

QUEL ÉTRANGE PAYS que la Camargue, pays de contrastes et de mirages aux horizons irréels. Pays des déserts blancs, piqués de taches vert glauque des rachitiques « enganes sarmenteuses ». Pays de désolation, de mélancolie, de tristesse et d'épouvante parfois, lorsqu'en hiver la tempête hurle avec rage. Mais aussi, pays prestigieux, sublime, émouvant, lorsqu'à l'automne les « sansouires » sont recouvertes du chaud manteau des grandes salicornes aux teintes de cuivre et de sang, avec ses espaces immenses drapés de saladelles menues aux couleurs violet pâle, très douces, comme vaporeuses et avec ses étendues d'eau aux reflets changeants.

Et dans ces plaines boueuses, des cavales blanches, des taureaux noirs — contrastes encore !

Il faudrait l'âme d'un poète pour décrire cette Camargue ou plutôt ce qu'il en reste, pour en vanter toutes les splendeurs ; mais de véritables poètes l'ont fait avant nous, nous les avons déjà cités : que pouvons-nous dire après eux ! Nous la décrivons donc comme nous l'avons vue, nous essayerons de nous écarter des sentiers battus, de compléter certaines études sur sa faune, sa flore, sur la chasse et la pêche. Pour les questions plus ardues sur son histoire, sa topographie, ses formations géologiques, ses vieilles demeures et ses pierres encore plus vieilles, nous conseillons au lecteur de lire les auteurs que nous avons cités.

Avant d'aborder la Camargue, nous pensons que la visite d'Arles s'impose ; cette visite sera féconde et lorsqu'on aura admiré les musées, les églises, le Théâtre Antique, les Arènes et roulé dans toutes les rues étroites de la ville, on aura déjà une idée de la région. Le « Muséoun Arlaten » donnera au visiteur une complète leçon de choses car, dans les mas, les vieilles demeures qu'il sera amené à visiter, certains vestiges du passé n'ont pas été entretenus, ont été modernisés ou ont disparu.

La Camargue s'est transformée de siècle en siècle, elle continue à se transformer de jour en jour ; elle risque fort de perdre sa physionomie actuelle, ses caractères généraux, si le Gouvernement met à exécution ses projets de culture intensive, de dessèchement des marais et des étangs, y compris le Vaccarès.

Alors nous aurons une immense plaine cultivée comme toutes les plaines ; taureaux et chevaux camarguais seront refoulés progressivement pour disparaître définitivement. Nous avouons que nous sommes un peu sceptiques sur l'exécution stricte de ces projets. Des sociétés de colmatage ont effectué d'importants travaux très coûteux en Coustière. De Fos à Arles, en bordure de la Crau et du Plan du Bourg, les marais actuels étaient, il y a plus d'un demi-siècle, des champs cultivés où aux rizières avaient succédé la vigne et les céréales. Mais l'eau remontait toujours du sol par les « lorons », ces sources qui alimentent les marais et qui débitent d'autant plus d'eau que les vents d'Est — qui font monter le niveau de la mer et empêchent les eaux de s'écouler — sont plus violents.

Les roubines par lesquelles toutes ces eaux sont conduites à la mer, lorsque celle-ci est basse en été ou par vent du Nord-Ouest, charrient en sens inverse les eaux salées qui se déversent alors dans les marais.

Ce mouvement de va-et-vient est difficile à éviter. Que reste-t-il aujourd'hui de ces exploitations qui ont coûté des millions à l'État qui payait les différences par de larges subventions ? Les machines du Tonkin, de Tenque et d'ailleurs montrent l'importance des travaux qui furent exécutés à cette époque.

Il subsiste bien quelques prairies en bordure, prairies envahies en partie par les joncs, car les sociétés propriétaires ne consentent pas des baux de longue durée — une année seulement ces derniers temps — et les locataires se refusent à faire des frais de réfection, ne sachant pas s'ils ne seront pas mis à la porte, l'année suivante.

Mais il faut se plier aux exigences de la période douloureuse que nous vivons, et puisque la France, obligée de vivre « en circuit fermé », va devenir un immense pays agricole, il est logique que l'on songe à tirer parti de toutes les terres incultes de la Crau et de la Camargue. L'avenir nous dira si l'on a eu tort ou raison, mais souhaitons de tout notre cœur de Français que les projets du Gouvernement donnent les résultats espérés.

Nous, les amis de la Camargue, nous nous inclinons devant l'inévitable, mais nous garderons un souvenir vivace d'un pays étrange entre tous, un des nombreux joyaux de notre belle Provence.

Cependant formons des vœux pour que la Réserve Zoologique et Botanique de la Camargue survive à cette transformation. La Société Nationale d'Acclimatation a fait œuvre utile en aménageant 15.000 hectares de sansouires et d'étangs aux approches du *Mas du Salin du Petit Badon* et nous gardons toute notre admiration à M. M.-G. Tallon, Directeur de cette Réserve.

Sur toute l'étendue de la Réserve il ne faut apporter aucune modification pour laisser à cette portion de la Camargue tous ses aspects, sa physionomie entière dans ce qu'elle a de plus pur. La chasse y est interdite, les espèces peuvent y nicher et se reproduire en toute sécurité, quant à la flore, elle y est respectée au point que cultures ou coupes

n'y sont pas tolérées. Cette flore, comme nous le verrons dans un prochain chapitre, n'est pas très riche; raison de plus pour qu'elle soit respectée.

En attendant ces transformations prochaines, essayons de la décrire telle que nous la connaissons.

Si on ouvre une carte de la région, nous constaterons qu'entre les deux bras du Rhône, c'est-à-dire dans l'Ile de Camargue, d'une superficie de 70 à 75.000 hectares, les agglomérations sont rares.

Après avoir traversé le grand bras du Rhône et quitté le faubourg de Trinquetaille, sur la rive droite du fleuve, nous prenons la route de la mer qui se dirige vers Salins-de-Giraud, agglomération de 3.000 habitants, en partie étrangers, qui travaillent à la Compagnie des Produits Chimiques d'Alais, Frogès et Camargue. Et si, plus à l'Ouest, nous nous dirigeons vers les Saintes-Maries-de-la-Mer, en suivant la rive gauche du Petit Rhône, nous ne rencontrons qu'un village de 200 habitants : Albaron.

Saintes-Maries, qui ne groupe que 1.600 habitants, se peuple d'une foule de romanichels de toutes les contrées du monde au moment de la fête annuelle des Saintes.

Mais sur la rive droite du Petit Rhône, pour aborder la Petite Camargue, nous pénétrons dans le Gard, après avoir traversé Fourques, bourgade de 1.400 habitants. Nous trouvons Saint-Gilles (5.600 habitants); Vauvert (4.015 habitants); le Cayla (1.400 habitants); Saint-Laurent-d'Aiguouze (2.100 habitants) pour arriver à la ville d'Aiguesmortes qui groupe une population relativement importante de 7.400 habitants. Un peu plus à l'Est, le Grau-du-Roi avec 1.350 habitants.

La Camargue peut s'étendre à la rigueur jusqu'à Beaucaire et Montpellier, car ses limites sont vagues et toutes théoriques.

Sur la rive gauche du Grand Rhône, d'Arles à Saint-Louis-du-Rhône, il n'y a qu'un petit bourg, Mas Thibert (960 habitants).

De Saint-Louis-du-Rhône (4.450 habitants), si l'on suit la mer dans la direction de l'Est, on arrive à Fos, extrême limite de la Coustière que l'on veut bien comprendre encore dans ce pays aux frontières imprécises et qui borde la Crau. La transition est alors très curieuse : d'un côté une mer de galets et de l'autre pas le moindre caillou, même

pas de gravier; des sables d'une finesse extrême faits de myriades de petites coquilles au bord des étangs, et ailleurs des boues siliceuses, calcaires ou argileuses du fleuve. Le sol n'est pas homogène, mais presque partout il est fait de boue aux éléments impalpables. Plus au sud, ces boues contiennent jusqu'à 10 % de sel et, en été, lorsque l'eau a disparu des « lones », de grandes étendues blanches étincellent au soleil.

La température? Très dure pour ceux qui n'y sont pas habitués, torride en été avec une évaporation considérable, pénible en hiver par les vents violents qui y soufflent sans obstacles. Le mistral, qui naît quelque part du côté de Valence, descend par le Rhône et se développe vers le Sud-Est où il se fait durement sentir.

Les pluies sont plutôt rares et, fait difficile à croire, au milieu de la Camargue il n'y a pas d'eau à boire en été; l'eau boueuse, saumâtre qui séjourne dans les roubines, filtre dans un sol plus ou moins salé pour arriver dans des puits de peu de profondeur : aussi les gens du pays ne la boivent guère et la remplacent par le vin du pays... pas très méchant par son degré! Heureux ceux qui peuvent profiter de l'eau du Rhône.

On a parlé de fièvres, certains auteurs y font allusion; nous nous sommes renseignés, nul n'a pu nous citer un cas; la race est forte et à toute épreuve et il n'y a pas plus de rhumatisants qu'ailleurs.

Toujours en consultant la carte, nous sommes étonnés de cette multitude d'étangs disséminés sur toute l'étendue de la Camargue, et pourtant, en été, la plupart des étangs auront disparu, absorbés par l'évaporation intense de la saison.

Cette année (1940) nous avons pu, partant en auto du *Mas du Salin du Petit Badon*, atteindre, à travers lones et sansouires, la partie Est du Bois des Rièges sans trouver une goutte d'eau sur tout le parcours. Nous aurions pu arriver aux Rièges si le garde ne nous avait prié de ne pas insister : une partie à traverser était constituée par une croûte sèche superficielle qui aurait cédé sous le poids de la voiture pour la précipiter dans une couche profonde de boue liquide. Il paraît que, homme, cheval ou voiture ne reviennent pas de l'expérience! il vaut mieux ne pas la tenter. Ces parties dangereuses sont rares, fort heureusement, mais les enlissements ont fait des victimes et il n'est pas

prudent de s'aventurer dans certaines régions du pays sans être accompagné d'un garde averti.

En suivant la route qui longe la rive droite du Grand Rhône, nous sommes étonnés des noms de la plupart des mas : *Tour de Mondony, Tour Blanque, Tour d'Amphoux, Tour de Montmeillan, Tour de Cazeau, Tour de Brau, Tour de Vaxel*, etc.

Ces noms rappellent toute l'histoire de la Camargue, ils évoquent les souvenirs d'un passé agité. Les tours étaient les sentinelles avancées contre les hordes qui devaient descendre ou remonter le Rhône pour aborder sur ses rives et commettre les méfaits qui sont le lot de toutes les époques. Nous y reviendrons par la suite.

Nous avons toujours la carte sous les yeux, c'est le meilleur moyen d'étudier une contrée avant de s'y engager. Mais pour celle qui nous occupe, une grande quantité de mots sont inconnus aux personnes étrangères au pays. Nous avons donc cru utile d'en donner tout d'abord la signification.

BAISSE. — Du provençal « baïssò » : petit marais qui attire le gibier d'eau.

CABANE. — Il y a beaucoup de cabanes de roseaux en Camargue. Sur la carte, faute de mieux, le mot fixe un point. C'est une habitation rustique, provisoire, occupée temporairement par les gardians, les bergers ou... les braconniers.

COUSSOU. — Pâturages de Crau ou de Coustière.

COUSSOUL. — Quoique ce mot n'existe pas dans le dictionnaire, il doit avoir la même signification que le précédent; il est employé en Camargue mais non en Crau.

COUSTIÈRE. — Spécifiquement, terre en bordure du marais où ne poussent que saladelles et enganes mais, dans un sens général, lisières de la Camargue.

DRAILLE, DRAIE, DRAILLASSE. — La draille est une piste ou chemin rural où les troupeaux ont droit de passage comme sur les « caraires » et comme la langue provençale est riche, par extension

on en a fait, selon l'importance de cette voie : *draio*, *draino*, *draïolo*, *driouleto*.

FAISSE. — Vient du mot provençal « faisso » : sole, plate-bande.

FIELOUSO. — Masse d'eau.

GARGATE. — Passage boueux et profond dans lequel bêtes et gens s'enfoncent parfois d'une manière dangereuse.

GASE. — Vient du mot provençal « gaso » qui signifie : passage dans le marais. On dit communément : on peut faire gaser les chevaux à tel ou tel endroit d'un étang ou d'une roubine.

GAZE. — Ce mot se confond avec le précédent mais on lui donne comme signification : endroit où l'on peut passer le Rhône.

GRAU. — Canal. Embouchure.

ISCLES, ISCLETO, ISCLOUN. — Du provençal « îsclo » : île, alluvions, grève.

JASSES. — Bergeries.

LONE. — Lagune; étendue de terrain sans végétation qui, en hiver, se remplit d'eau de pluie et forme étang.

MAS. — Habitation, ferme, maison de campagne.

MASET. — Petit mas.

MONTILLE. — Elévation de terrain naturelle ou artificielle. Les « Montilles des Saintes-Maries » atteignent 6 à 7 mètres, ce qui constitue une altitude appréciable pour cette région.

PALUN, PALUNETTE, PALUS. — Marais, terre d'alluvions de plus ou moins grande étendue.

PATIS. — Lande, terre recouverte d'herbages où viennent paître taureaux, chevaux ou moutons.

RADEAU. — Petite île ; diminutif « radelle ».

RATIS. — Ilot boisé.

RIÈGE ou « RIEGO » (provençal) ou ARIÈGE. — Le nom est donné à un groupe d'îlots boisés (Bois des Rièges) et ce nom lui a été donné peut-être en raison de la grande quantité de salsepareilles sauvages (smilax) qu'on y trouve et qu'on appelle en provençal : « ariego ».

ROUBINE-ÉGOUT. — Canaux d'écoulement pour amener l'eau ou l'évacuer selon les cas; les berges des roubines, ou « levadons », sont garnis d'une végétation luxuriante.

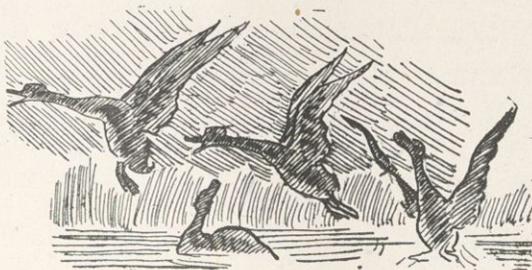
SANSOUIRE. — Grande plaine salée, étendue inculte, recouverte d'enganes et de saladelles où le sel affleure en été.

SEGONNEAUX. — Iles entre les bras du Rhône, alluvions.

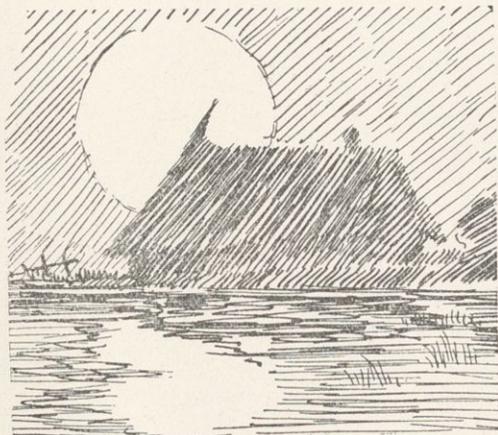
THEY OU THÉS. — Charles Maurras, dans sa préface de la *Bête du Vaccarès* de J. d'Arbaud, dit : « Il peut suffire au fleuve Rhône d'une barque échouée, d'une perche ou d'une corbeille enfoncée dans la vase, pour former le thés ou îlot qui, au bout de quelques années, se recouvre de salicornes et de tamaris. » Le dictionnaire ne mentionne que le mot « tés » : îlot salé.

TRABAS. — Sur la carte, entre l'étang de Galabert et l'étang de Batayolles nous trouvons : « trabas de Miolle »; doit vouloir dire : passage pour placer des nasses, du mot provençal : « traba » (nasse).

VACCARÈS. — Grand étang dont le nom vient de ce que les manades de vaches (vacca) paissent sur ses bords.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LE COMPTE DE
ROBERT LAFFONT
ÉDITEUR A MARSEILLE



SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
E. DESFOSSÉS - NÉOGRAVURE
17, RUE FONDARY A PARIS
LE 30 AVRIL 1942

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

